

Bruno Parmentier : La Révolution Verte, elle a permis de nourrir les Chinois. Elle a permis de nourrir pas tout à fait tous les Indiens, mais enfin les trois quarts des Indiens, 750 millions, excusez du peu, c'est déjà pas mal. Bien, mais à quel prix ? À quel prix ? On a usé usé usé la planète. On a appauvri les terres, on a pollué les nappes phréatiques, on a salé les terres, on a fait rentrer l'eau de la mer dans les nappes phréatiques, et effectivement, le bilan en termes de qualité de la planète est assez mitigé.

Michel Griffon : En accroissant les rendements, on a pu éviter d'accroître les surfaces. Si l'on pouvait se nourrir plus, à partir de la même surface, on n'avait pas besoin de défricher plus. Donc la Révolution Verte, d'une certaine façon, a évité de défricher une grande partie de la forêt tropicale, qui est une réserve de biodiversité. Mais maintenant, et dans l'avenir, le problème se repose à nouveau, puisqu'il faut continuer à nourrir une population croissante. Et la machine à déboiser s'est mise en route. En Amérique latine, au Brésil notamment, où l'accroissement des surfaces est tout à fait considérable, pour semer du maïs, c'est au détriment de la biodiversité, puisque les principales réserves de diversité biologique se trouvent dans les forêts tropicales. Il y a donc une richesse, une invention, pourrait-on dire, dans la nature, qui est le résultat de l'ensemble des mutations naturelles qui se produisent depuis que la vie existe, et que nous perdons à chaque fois que nous détruisons un peu de biodiversité.